

Mesdames de Fraîchedate
Roman
Isaure de Saint Pierre

L'aristocratie a trois âges successifs : l'âge des supériorités, l'âge des privilèges et l'âge des vanités. Sortie du premier, elle dégénère dans le second et s'éteint dans le dernier. »

François-René de Chateaubriand

A la mémoire de mon clochard céleste.

La messe venait de se terminer, en l'église de Saint Thomas, à Touques, ainsi baptisée en l'honneur de Thomas Becket qui en avait jadis foulé les dalles. Ce petit village de Touques doit son nom à sa rivière, cette fois orthographiée sans « s », qui le sépare de la ville plus opulente de Deauville, autrefois fondée par le duc de Morny. Touques possède d'ailleurs deux églises, la seconde, Saint Pierre, édifiée du temps de Richard III, sert à présent de salle de conférence, de concert ou de lieu d'exposition.

Après avoir repoussé l'une des chaises armoriées occupant les deux premiers rangs de l'église et réservées « au château », Edmond de Valdore, suivi de sa tribu, sa seconde épouse Véra, leur fils Artus qui venait d'avoir vingt ans, et Adélaïde, issue d'un premier mariage, traversa la nef romane prolongeant le chœur gothique. Comme à son habitude, il s'arrêta dans le caquetoire, espace protégé de la pluie, mais extérieur à l'église, où les commères avaient l'habitude d'échanger des ragots.

Il salua le curé, les enfants de chœur, puis les charitons, ces confréries d'hommes pieux présents dans toutes les églises normandes. Issus d'un mouvement de solidarité dû aux grandes pestes de l'an mille, ces charitons se chargeaient alors d'inhumer les victimes de la terrible et si contagieuse maladie. Le risque avait disparu, mais la fonction perdure et les charitons s'occupent toujours des offices funéraires, donnant de l'apparat au service des morts, payant même l'enterrement des plus pauvres. Plaçant sa femme à sa droite, son fils à sa gauche, Adélaïde étant reléguée un peu plus loin, il donnait une tape sur l'épaule de l'un, une accolade à un autre, une chaleureuse poignée de main à un troisième. Ainsi faisaient son père, son grand-père, son arrière-grand-père et tous les autres avant lui. Même s'il n'était pas l'aîné des comtes de Valdore dont le château, rénové trop récemment pour être honnête, s'élevait sur la colline surplombant le village, Edmond tenait aux traditions. Son frère aîné, le comte Cédric de Valdore, s'en fichait un peu et trouvait l'usage ridicule. Quant à Véra, elle aurait supporté dix offices à la file pour le plaisir de s'entendre nommer « Mme la Ctesse », elle qui était née Kavik, fille d'un obscur petit garagiste de la banlieue de Moscou. Elle avait bien tenté, au début de son union avec Edmond, de se prétendre une proche parente des Radziwil, mais nul n'y avait cru. Edmond n'avait pas tardé à mettre bon ordre à ces prétendus cousinages.

Si Adélaïde adorait son père, elle lui pardonnait difficilement son divorce d'avec sa mère, Alexandra, et moins encore son hâtif remariage avec cette Véra sortie de rien. Cette dernière avait ordonné à tout employé, jardinier ou femme de ménage de Valdore, c'était ainsi qu'elle avait baptisé les communs de Valdore retapés à grands frais par son époux, ou même à ceux de leur hôtel particulier des Invalides, de répondre invariablement au téléphone, lorsqu'elle

s'était absentée, « Mme la Ctesse est sortie ». De même, elle avait fait imprimer sur ses carnets de chèques la mention Ctesse Edmond de Valdore. A peine mariée, l'un de ses premiers soins avait d'ailleurs été de faire graver un luxueux papier à lettre au nom de la Ctesse Edmond de Valdore, château de Valdorin.

« C'est fou ce que ces dames de Fraïchedate peuvent tenir à leurs titres, se disait avec mélancolie Adélaïde en subissant stoïquement l'épreuve du caquetoire. Véra a, certes, l'avantage d'afficher au compteur vingt ans de moins que ma mère, et encore, je la soupçonne de tricher sur ça aussi, mais elle est déjà botoxée de partout. Ses joues ressemblent à celles d'un pauvre mériou tout juste sorti de l'eau. Ce qu'elle ne peut empêcher, c'est que l'un de ses yeux traîne toujours vers la Place Rouge quand l'autre regarde vers le tombeau de Napoléon... Enfin, elle n'est pas la seule à arborer un snobisme ridicule. A Valdore, le moindre pot de chambre est armorié, chaque poignée de porte est gravée d'une couronne de comte, sans doute pour que nul n'en ignore... »

Comme pour la distraire de ses mélancoliques pensées, son oncle Cédric, appuyé avec nonchalance à l'affreux monument aux morts paradant au centre du cimetière entourant l'église, lui adressait de grands signes. Adélaïde nota avec amusement que, au contraire de son père, il n'avait fait aucun frais pour se rendre à l'office du dimanche. Ses mocassins n'étaient pas cirés et la semelle de l'un bâillait avec lassitude. Il était revêtu d'un nombre impressionnant de chandails, tous troués, mais comme les trous se superposaient rarement, ils formaient tout de même une barrière efficace contre l'insidieux petit vent d'octobre venant de se lever. Son pantalon en tire-bouchon et son blouson trop large, sans doute piqué à l'un des impossibles amis de son fils Hugues, flottait sur ses maigres épaules. Pourtant lui aussi était salué par les habitants de Touques par un retentissant « Bonjour M. le Cte », aussi déférent que s'il avait été en smoking.

Cédric tombait à pic pour abréger l'abominable corvée du caquetoire et Adélaïde en profita pour s'éclipser avec un petit sourire d'excuse pour son père et son demi-frère, ignorant Véra, d'ailleurs très occupée par ses mondanités.

—Je remonte avec Cédric, lança-t-elle en s'éclipsant.

—Si tu préfères la 4 chevaux pourrie de ton oncle à la Jaguar F-Type R de ton père, c'est ton problème, persifla Véra, mais tu devras sans doute la pousser dans la montée.

Cédric adorait sa 4 chevaux hors d'âge, peinte d'un jaune pamplemousse à faire grincer des dents, affublée d'une capote noire bien rapiécée. Le vieil engin peinait en effet dans les côtes, ses vitesses grinçaient abominablement et l'on n'était pas toujours sûr de parvenir à destination, mais au moins, avec Cédric, on s'amusait.

La distraction ne serait pas de très longue durée car un déjeuner réunirait toute la tribu à Valdorin. Outre Cédric, il y aurait son fils Hugues et sa belle-fille Esther, de son vrai nom Ginette Legras, mais on s'était empressé de lui attribuer un autre prénom et le désastreux patronyme était bien sûr oublié au profit de

l'appellation de Ctesse Hugues de Valdore. Ils seraient sans doute accompagnés de leur fils Philippe, grand dadais de quinze ans qui n'était heureux que les mains dans le cambouis, suivait son père comme un caniche et ne s'intéressait à rien. Il y aurait encore Cécile de Blancmesnil, compagne de Cédric depuis quelques vingt ans, qui était peintre, travaillait dans une galerie parisienne et préparait une exposition à Honfleur. Cécile était sa complice. Toutes deux riaient beaucoup des bévues et des prétentions des deux dames de Fraîchedate dont l'humilité ou la simplicité n'étaient pas les principales vertus, il s'en fallait de beaucoup. Il y aurait aussi une certaine Christine Daniel, grande copine d'Esther que celle-ci employait au rabais à recouvrir les divers sièges du grand salon Nap III de Valdore, dont les damas fanés portaient en lambeaux. En dépit de ses cheveux déjà blancs, Christine portait des mini-jupes qui semblaient encore intéresser Cédric. Elle était si flattée d'être reçue « au château » qu'elle aurait sans doute consenti à y travailler gratuitement...

Véra, alléchée par ses tarifs, avait bien tenté de la débaucher, mais résider à Valdorin, dans les communs de Valdore, ce n'était pas assez prestigieux aux yeux de Christine, ravie de raconter partout qu'elle habitait pour une durée indéterminée chez les « de Valdore » - elle n'avait pas encore compris tous les codes en usage chez les aristos, mais les dames de Fraîchedate non plus...

Adélaïde en était là de ses pensées quand la 4 chevaux se mit à tousser dangereusement dans la côte menant à Valdore. Flegmatique, Cédric enclencha la première qui passa dans un grincement abominable. Un sourire malicieux aux lèvres, il fit remarquer à sa nièce :

—On va encore se faire chier sous la houlette de Véra. Ce sera un repas compassé, assommant et nous devons l'entendre évoquer interminablement le prochain documentaire qu'elle va tourner sur les collections du Kremlin, l'audience exceptionnelle qu'elle connaît en Russie, les réceptions grandioses auxquelles on la convie. Toute la revue de presse consacrée à son immense talent et bien sûr traduite par ses soins avec les indispensables hyperboles sera étalée sur le moindre meuble. Pour son malheur, depuis l'invasion de l'Ukraine, la Russie et Poutine ne sont plus tellement populaires... Ton père prendra un air confus et malheureux, dépassé par les mines conquérantes de Véra...

—Elle vous agace autant que moi, on dirait...

—Peut-être plus encore, mais je ne suis coincé et ne peux rien dire. Et Esther qui s'évertue à la singer. Crois-moi, on n'a pas fini d'en baver...

—Sans parler de leur amour immodéré pour le fric.

—Ton père s'en sort assez bien avec sa *Potinière*, son magazine de princesses, moi je rame davantage.

—Mais aussi, vous passez tous ses caprices à Esther. A-t-elle besoin de tant de robes, d'employer une femme de ménage à Paris alors qu'elle ne fiche rien, de mettre son fils dans une boîte privée, de donner ces fêtes somptueuses à Valdore ?

—Somptueuses, comme tu y vas... Moi, je les trouve plutôt minables, si l'on considère la faune qui s'y traîne. En plus, ce sont des soirées payantes qui les font vivre, et je me doute qu'on n'y consomme pas seulement du vin et de l'alcool.

Sa nièce le regarda avec une stupéfaction qui n'était pas feinte. Il était de notoriété presque publique, dans ce coin de Normandie, qu'Hugues avait des amis plus que douteux – des gens de la nuit, puisqu'il travaillait dans des boîtes ou des clubs privés –, que ses fêtes n'étaient pas si innocentes qu'il y paraissait. On parlait même d'échangisme. « Il ne manquerait plus qu'Hugues y invite des filles mineures, se disait Adélaïde, mais ça, « tonton » ne le saura jamais. »

En ahanant tant et plus, la vaillante petite voiture jaune pamplemousse avait consenti à escalader la côte plutôt rude menant à Valdore. Une grande allée de hêtres précédait le château, rénové après avoir brûlé durant la Révolution dans un style Viollet-le-Duc assez douteux, mais les deux frères l'adoraient. Quatre tours dissemblables, une ronde, une carrée, une octogonale et une autre, toute maigrichonne, encadraient un corps de bâtiment en briques roses plutôt joyeuses. Une large terrasse précédée d'une véranda donnait sur la vallée de la Touque. Au loin miroitait la Manche et ses gris qui avaient tant inspiré le peintre Boudin.

Sans s'arrêter devant le perron de *son* château, Cédric contourna une mare semée de lentilles vertes où barbotaient trois canards et un jardin à la française recroquevillé entre de hauts platanes pour s'arrêter devant une grille rutilante, toute dorée sur tranche, ornée d'un blason qui n'était pas celui des Valdore, et d'une couronne de marquis à laquelle ils n'avaient pas droit non plus. Cédric jugeait cette récente acquisition d'Edmond bien clinquante pour de simples communs, même rénovés à grands frais et de façon plutôt tape à l'oeil. Des bustes d'empereurs romains, incongrus ici, montaient la garde au ras des toitures refaites à neuf. Deux vases de belle taille, également très dorés, encadraient la grille pour l'heure large ouverte.

En face de cette partie des communs, un petit pigeonier, un ancien poulailler, une minuscule chapelle et un *cottage*, comme disait Véra, figuraient en plus modeste une sorte de Hameau de la Reine. Cédric imaginait assez bien sa belle-sœur, en robe de linon blanc et immense capeline sur ses cheveux teints, en train de traire une biquette toute propre. Il manquerait toute la ronde des belles amies de la reine, car Véra s'aimait trop pour avoir des amies...

Alors qu'il s'extirpait péniblement de la voiture en refusant l'aide de sa nièce, une sonnerie de téléphone retentit. Un pied encore dans son engin, il fouillait éperdument ses poches, à la recherche de son portable. Ce fut Adélaïde qui le dénicha finalement, il était tombé par terre. Quand elle le lui tendit, la sonnerie avait cessé.

—C'était Hugues, dit-il sombrement, encore des ennuis en perspective !

—Ne le rappelez pas tout de suite, ainsi nous pourrions déjeuner en paix ou presque...

Avec Véra, on n'était en effet jamais sûr de rien. Elle pouvait aussi bien se montrer excessivement charmante et onctueuse ou détestable. Pour cette raison, Adélaïde avait depuis longtemps adopté une attitude neutre, ne s'émouvant ni aux démonstrations excessives de tendresse auxquelles elle ne croyait guère, ni aux crises d'hystérie qui ne la concernaient pas ou, si c'était le cas, elle s'empressait de quitter la pièce en affectant de n'avoir rien entendu, rien compris. Ce n'était qu'à ces conditions qu'elle parvenait à supporter les réunions familiales auxquelles elle se rendait pour faire plaisir à son père. Et seulement pour cette raison...

Un appel de son fils rendait toujours Cédric nerveux. Il savait depuis des lustres que celui-ci ne lui téléphonait que pour lui emprunter de l'argent. Encore et toujours. Ses débiteurs étant rarement des gens recommandables avec lesquels il aurait été possible de discuter, d'obtenir des délais raisonnables, Cédric vendait tout ce qu'il pouvait dans l'urgence, et bien sûr à perte. La plupart du temps, c'était Edmond son acheteur, mais les recettes de *La Potinière*, même si les ragots royaux gardaient la cote, ne suffisaient pas à parer aux besoins démesurés d'Hugues et d'Esther. Telle rare tapisserie des Flandres, assez mangée aux mites, il fallait l'avouer, avait dû être décrochée d'un mur du grand salon. Tel fauteuil à la reine signé Cresson, qui boitait sur trois pieds, était parti chez l'ébéniste avant de trouver sa place à Valdorin, tel secrétaire à la précieuse marqueterie de Dubois avait également déserté Valdore. C'était triste, mais inéluctable.

Adélaïde avait plus d'une fois reproché à son père de profiter de la situation, mais Edmond lui avait répondu d'un ton peiné :

—Ne crois pas que je vole mon frère. Je suis attentivement les ventes provenant de châteaux sur les enchères de Drouot ou d'Herbette et je rachète le mobilier de Cédric 10% au-dessus du prix du marché. Même chose pour les bois, les fermes et les quelques maisons du village que nous possédons encore, mais à ce train, le château sera bientôt vide... Et mes aides n'empêchent pas Cédric d'être toujours à découvert de partout. Il fait même de la cavalerie d'une banque à l'autre. Tout ça va hélas mal finir...

—Ne pourriez-vous au moins raisonner Hugues et Esther ?

—Je l'ai fait plus d'une fois. J'ai en particulier interdit les soirées cocaïne, mais si tu crois qu'ils m'écoutent...

—Une de mes copines d'équitation est mariée à un gendarme de Trouville. Elle m'a confié qu'ils étaient au courant des divers petits trafics d'Hugues et qu'ils l'avaient à l'œil. J'ai cru comprendre qu'ils souhaitaient éviter de faire des vagues tant que Cédric est de ce monde. Ils respectent en lui l'ancien militaire et savent qu'il n'y est pour rien...

—Cédric et moi partis, je sais bien que le domaine s'effondrera comme un château de sable grignoté par la marée. C'est pourquoi j'ai préféré te donner des appartements, des bois et ce vieux pressoir plein de charme sur les hauteurs d'Honfleur, loin de Valdore. Je connais la voracité de Véra et ce que j'ai mis en

place pour protéger mon frère et pouvoir discrètement l'aider ne tiendra pas avec la nouvelle génération. C'est triste, mais inéluctable. Tu as pu croire que je t'éloignais de Valdore, or c'était pour te protéger.

–Je sais bien, papa. Je ne vous sens pas très heureux...

–Il faut bien, un jour ou l'autre, payer ses erreurs.

Cette conversation datait de quinze jours à peine.

Pour l'heure, Véra, minaudant comme à son habitude et jouant le rôle bien éculé de la châtelaine de Valdorin, les introduisait avec force compliments et sourires – trop de compliments comme trop de sourires – dans le grand salon faisant aussi office de salle à manger. Là encore, une haie d'empereurs romains, qui ne souriaient guère dans leurs marbres blancs, les guettaient du haut de la bibliothèque.

Le couvert était mis pour onze. Véra n'avait pas lésiné sur la nappe de damas armorié et les serviettes assorties, les assiettes Compagnie des Indes à la rose, l'argenterie au Roy bien sûr dûment blasonnée. Devant chaque convive s'alignaient quatre verres en cristal, portant eux aussi des couronnes comtales gravées.

–Mais tu reçois Charles III d'Angleterre ou quoi ? demanda Cédric avec sa gouaille habituelle.

Véra comprit qu'elle en avait trop fait, comme d'habitude. Edmond arbora un petit air gêné, Adélaïde pouffa derrière sa main. Artus venait d'entrer, poussant devant lui un curé camerounais aussi noir que sa soutane, qui semblait embarrassé par ses gros godillots poussiéreux et son col élimé.

–Le père N'Hiacsou, le présenta Véra, qui va reprendre la cure de Touques pour seconder notre pauvre curé qui se fait bien vieux.

Tout le monde vint serrer la main du père, qui n'en menait pas large dans cette pièce trop encombrée, où même les volets intérieurs supportaient des tableaux, où les pieds des sièges lui semblaient d'une fragilité redoutable pour sa massive personne. Afin de se donner une contenance, il s'empara d'un magazine russe, bien sûr consacré à l'immense talent du Véra, c'était du moins ce que proclamait la traduction française agrafées en regard de l'article écrit en cyrillique. La traduction, trois fois plus longue que l'original, rendit le curé sceptique. Il dit en regardant la photo de Véra qui ne figurait que sur la traduction et en faisant rouler les « r » :

–Il s'agit donc bien d'un article vous étant consacré, Mme la Ctesse ?

–Je vous en prie, mon père, Véra suffira. Oui, en dépit du contexte politique regrettable, je m'efforce, par mes films, de faire connaître au reste de l'Europe les richesses et les beautés de mon pays.

–Vous pourriez aussi, maman, évoquer les bombardements d'hôpitaux, d'écoles, de maternités ukrainiens perpétrés par vos concitoyens, les viols de jeunes filles ukrainiennes auxquels se livrent les soldats de l'Armée Rouge...

–Artus, je t'en prie, l'interrompt son père. Ta mère est aussi désolée que nous par cette guerre.

–Comme si c’était le moment de faire l’apologie de la Russie et de son bourreau digne d’Hitler et de Staline.

–Artus, cesse !

–Je vous prie de m’excuser, mais je crois que je vais m’abstenir de déjeuner avec vous.

Et il sortit de la pièce en claquant la porte un peu fort. Edmond se tourna vers Véra en lui disant :

–Il est certain que, dans les circonstances actuelles, cet étalage n’est pas bien venu.

–Si tu prends son parti contre moi...

Sans ajouter un mot, Véra agita la sonnette qui se trouvait sur la table. Rose, une fille du village que Véra tenait à affubler d’une petite robe noire, d’un tablier bien amidonné et d’une coiffe ridicule, parut bientôt et demanda :

–Mme la Ctesse désire ?

Cette fois, Adélaïde et Cécile qui les avait rejoints car elle n’avait pas assisté à la messe pouffèrent sans retenue sous le regard furieux de Véra.

–Rose, je vous prie d’enlever un couvert, M. Artus ne sera pas des nôtres. Si vous pouvez ensuite apporter l’apéritif, que nous prendrons dans le salon rond.

Rose partie exécuter ses ordres, Véra entraîna ses invités vers l’unique tour que comportaient ces communs et qui avait été arrangée en un boudoir très très rose. Roses les murs, les sièges anglais, le canapé, le tapis et les tomettes bien cirées. Chacun s’installa à la place désignée par Véra. Là aussi, de nombreux magazines russes portant également leur traduction française jonchaient la moindre table, le moindre guéridon, le plus petit bonheur du jour à la capucine. D’un geste presque rageur, Véra s’en saisit, en fit une pile d’une hauteur respectable et les glissa sous la table basse.

Rose revint, portant sur un imposant plateau des flûtes servies – champagne ou Kirs royaux. Véra avait lu que c’était ainsi que l’on procédait jadis à la cour de France... Rose passait avec cérémonie auprès de chaque invité.

Cédric s’était éclipsé pour rappeler son fils. Il revint en disant un peu piteusement :

–Esther et Hugues sont désolés et te prient de les excuser, Véra. Ils ont des ennuis de voiture et ne pourront arriver que ce soir, je crois avec toute leur horde de copains. J’espère qu’ils ne seront pas trop bruyants. Edmond, j’aurais quelques trucs à voir avec toi après le déjeuner, si tu veux bien.

A l’exception du curé camerounais, tous poussèrent un soupir général. Chacun avait compris qu’Hugues et Esther avaient comme toujours d’urgents besoins d’argent. Véra dit d’une voix acide :

–Rose, enlevez trois couverts, je vous prie. Vous pouvez servir dans dix minutes.

–Bien, Mme la Ctesse.

Quand Rose eut quitté la pièce en offrant un Kir à Cédric, Véra persifla :

–De combien comptent-ils te taper aujourd’hui et comment dédommageras-tu mon pauvre Edmond ensuite ?

–Véra, il suffit, tout cela ne te regarde pas. Nous avons toujours réglé nos affaires entre nous et les choses ne sont pas près de changer, ne t’en déplaie.

–Si tu le dis.

Cécile s’approcha de son amie Adélaïde et l’entraîna hors de la pièce pour lui dire tout bas :

–Véra est à son habitude odieuse, ce qui ne surprend plus personne, mais j’ai entendu malgré moi l’appel d’Hugues car Cédric devient sourd et met le haut-parleur. Hugues s’est acheté une Rolls de collection qu’il ne peut bien sûr payer et les acheteurs se font pressants. Esther réclame cent mille euros pour lancer son nouveau parfum *Pluie de printemps*. Plus d’autres petites dettes... Bref, il leur faut deux cent mille euros dans les plus brefs délais.

–Sinon ?

–Sinon, les mauvais garçons qu’ils fréquentent tous deux peuvent imaginer bien des représailles, comme brûler le château, par exemple, à ce que j’ai cru comprendre.

–Comme si Hugues avait besoin d’une Rolls alors qu’il a déjà un nombre incalculable de voitures de collection. Comme si Esther y connaissait quelque chose en matière de parfum...

–Il paraîtrait qu’elle aurait repéré « un nez »...

–Que va faire Cédric ? Ses deux appartements parisiens sont loués, il ne peut les vendre. Quant à Valdore, il est dans un tel état qu’il ne vaut pas grand-chose. Il faudrait refaire une bonne partie de la toiture, sans parler de l’électricité, de la plomberie, du chauffage qui n’est pas installé dans les pièces de réception pour ne pas abîmer les boiseries, des salles de bain plus que vétustes... Tous ces mâles Valdore sont attachés à leur fichu château comme des huîtres à leur rocher, même s’il a été relevé dans un goût troubadour plus que discutable... Papa va encore devoir lui racheter une ferme et un bout de forêt...

–A ce rythme, le château va se trouver bien solitaire au milieu de sa pelouse !

–Mes cousins sont inconscients. Ils croient ce pauvre Cédric très riche alors qu’il vit à cause d’eux comme un clochard. Ils lui pourrissent la vie avec leurs demandes incessantes.

–J’en sais quelque chose, dit Cécile, comme je ne veux tout de même pas entretenir Cédric, sachant que tout son fric va à ces deux là et à la famille d’Esther, Cédric et moi ne faisons plus rien ensemble. Plus de petits week-ends sympas. Plus de voyages. Tu sais qu’il fait régulièrement le tour des vestiaires pour ramasser ce qu’ont oublié les richissimes copains d’Hugues, ce qui donne de curieux résultats, parka trop grande pour lui, blouson de cuir du plus mauvais genre et même, un jour, un pull noir tout brodé de paillettes. J’ai eu beau lui expliquer qu’i s’agissait d’un vêtement féminin, il s’est obstiné à le porter, mon clochard. Mon clochard céleste...

En dépit des méritoires efforts du prêtre camerounais pour détendre l'atmosphère en faisant des blagues que lui seul comprenait, mais qui le faisait rire aux éclats, le déjeuner fut assez morne. Véra tenta de remettre la conversation sur l'extraordinaire documentaire qu'elle allait tourner sur *Les trésors du Kremlin*, mais chacun s'évertua alors à vite lui couper la parole – même Edmond s'y mettait. Rose et sa tenue d'opérette ne parvenaient plus à faire rire Cécile et Adélaïde. Cédric s'abîmait dans des comptes mentaux aussi vertigineux que désespérés. Edmond n'avait prononcé aucune parole réconfortante pour offrir de lui racheter telle ou telle terre, ferme ou maison du village. Bien sûr, nul n'avait songé – et surtout pas Cédric – à demander à Cécile quel serait le thème de sa prochaine exposition et quand serait le vernissage. Il y avait longtemps qu'elle ne jugeait plus utile d'envoyer des cartons d'invitation à la tribu Valdore, la plupart n'y venait jamais.

Seul Edmond passait de temps à autre, mais rarement à l'occasion d'un vernissage, dans la Small Galery où elle exposait. Il choisissait une ou deux toiles, faisait un chèque, oubliait le plus souvent de venir les chercher après l'exposition. C'était Cécile qui les lui apportait, mais elle ne les avait jamais vues exposées à Valdorin. Sans doute croupissaient-elles dans quelque placard ou grenier... Enfin, le geste restait bienveillant. Seule Adélaïde s'intéressait, entre deux reportages lointains, à sa peinture et l'aidait lors de l'accrochage.

Ils venaient de finir les hors d'œuvre, des tomates mozarella et un assortiment de crudités, lorsque Christine Daniel, toujours aussi court vêtue en dépit de ses cheveux blancs, fit irruption dans le salon-salle à manger, disant avec un rire grinçant :

–On dirait qu'on oublie de prévenir les petites mains employées au château que le déjeuner est servi ici. Ou peut-être ne suis-je pas conviée ? Pas assez chic pour les « de Valdore » ?

Dans sa colère, elle avait encore oublié les codes. Chez les aristos, on ne dit pas « château », mais demeure ou maison et jamais, au grand jamais, on ne fait précéder leur nom de la fameuse particule. Christine devait être vraiment très très fâchée...

Tous se levèrent gauchement. Véra se précipita pour l'une de ces étreintes poisseuses dont elle avait le secret, tout en susurrant :

–Vraiment, Christine, je suis navrée. Je ne savais pas que tu travaillais encore à Valdore.

–Tu parles ! murmura Christine.

Véra agita frénétiquement la clochette qui fit apparaître Rose, sa petite robe noire, son tablier empesé et sa coiffe ridicule.

—Voyons, mon petit, dit Véra sur un ton courroucé, vous ne savez décidément pas compter. Vous avez oublié un couvert.

A force d'en enlever, la pauvre Rose ne savait en effet plus très bien où l'on en était.

Même les empereurs romains, du haut de la corniche de la bibliothèque, semblaient scandalisés.

Le déjeuner se poursuivait dans un silence contraint, Christine faisant exprès de déguster ses hors d'œuvre le plus lentement possible. Cédric avait perdu le fil de ses comptes impossibles. Véra, ne pouvant plus parler d'elle-même, ne savait que dire et les silences s'alourdissaient en dépit des blagues toujours aussi incompréhensibles du curé. Peu à peu, l'ensemble des convives prit un air aussi compassé que les empereurs.

« On s'ennuie ferme, à Valdorin, » songea Christine.

Hugues et Esther lui avaient téléphoné pour lui annoncer leur prochaine arrivée avec une douzaine d'amis. On ne manquerait ni de bons vins ni d'alcool, ni de coke, d'herbe et de beaux jeunes gens vaillants et tout disposés à donner de leur personne, les amis tout dorés sur tranches d'Hugues payaient assez cher pour cela. Par chance, Christine, passée du statut de tapissière à celui de styliste, n'avait aucune cotisation à payer, mais pouvait disposer à son gré des avantages de l'une des fameuses soirées de Valdore.

Cédric, quant à lui, serait gentiment invité à demeurer dans ses appartements du premier étage après avoir rempli son rôle de maître de maison en venant saluer les nouveaux venus, qui n'étaient bien sûr pas ses invités. Comme il était très sourd, la musique assourdissante qui durerait bien jusqu'à six heures du matin ne le gênerait guère. Cécile, qui détestait ces fêtes aussi vulgaires que factices, jeta un coup d'œil éploré vers Adélaïde, qui lui proposa avec affection :

—Nous avons plein de dispositions à prendre pour ton prochain vernissage. Alors évidemment, tu viens dormir au pressoir.

Cédric sembla n'avoir même pas entendu la proposition de sa nièce. Il n'eut pas un mot pour retenir son amie, ni pour s'enquérir de son exposition. « Comme souvent », se dit tristement Cécile.

—Pas trop fort, tout de même, la musique, pria Edmond. Tu leur demanderas de ne pas abuser, s'il te plaît, Cédric.

—Bien sûr.

Les communs étaient situés assez loin de Valdore pour échapper aux pires nuisances sonores. Pourtant, Edmond se dit que cette fête devrait être un prétexte à une escapade. Il pourrait ainsi rejoindre Marie, la délicieuse petite libraire de Deauville qui avait des bontés pour lui et surtout, surtout, qui était d'un caractère égal, ne demandait rien, n'exigeait rien. Elle le prenait pour un grand homme de la presse française et l'admirait en conséquence.

Véra se leva pour rejoindre le petit salon rond où Rose proposerait café et liqueurs. Elle avait tout de même appris que, chez les aristos, rester trop

longtemps à table était considéré comme très « ordinaire ». Le café se dégustait toujours dans une autre pièce. Sinon, à quoi bon disposer d'une ribambelle de salons ?

Tout le monde était reparti en assurant Véra de l'excellence de son repas et en félicitant Edmond sur le choix de ses vins. Rose mettait un peu d'ordre dans les pièces bouleversées par ce banal déjeuner du dimanche. Véra, l'air plus boudeur que jamais, remplaçait où il fallait ses fameux magazines et journaux russes et, plus elle boudait, plus elle louchait. Edmond ne la trouvait même plus jolie. Dire qu'elle l'avait affolé, quelques trente ans plus tôt, mais elle lui avait donné le fils qu'Alexandra n'avait su lui offrir.

Bien sûr, la lignée des Valdore était nombreuse et le nom, qui n'avait que le mérite d'être ancien, sans illustrations ou alliances particulièrement brillantes, ne risquait pas de s'éteindre, mais tout de même, pour le Cte Edmond de Valdore, n'avoir aucune descendance masculine restait inconcevable. Presque une obscénité. Certes, ils étaient issus de la branche cadette et leur titre n'était que de courtoisie, mais tout de même. Chaque mâle devait au moins en engendrer un, sang bleu oblige...

Véra boudait toujours, Véra l'ennuyait. Aussi lui dit-il d'un ton sans appel et non sans une certaine ironie :

—Je vois que tu es occupée à une tâche de la plus haute importance et que tu n'as aucun besoin de moi pour ce faire. Comme j'ai une réunion de rédaction demain matin au journal et que je ne l'ai pas préparée, je préfère partir dès maintenant pour Paris. J'y serai plus au calme pour travailler.

—Tu ne devais t'en aller que demain matin.

—Eh bien j'ai changé d'avis ! Et puis, les fêtes de Valdore commencent à m'insupporter.

—C'est à ton frère et non à moi que tu devrais te plaindre, mais bien sûr, tu ne veux jamais le contrarier en rien. Combien t'a-t-il demandé cette fois ?

—Nous n'avons pas abordé ce problème. Bon, ma chérie, je te laisse à tes importantes occupations, je monte faire mon sac et prendre mon ordi. Je te souhaite une bonne soirée.

—Si tu passes par Deauville, achète-moi le dernier Goncourt, s'il te plaît.

—Nous sommes dimanche et les librairies sont fermées. De plus, je n'ai aucune raison de passer par Deauville. Que vas-tu chercher là ?

Il la regarda un peu fixement, ce qui la fit loucher encore plus. Il se demanda si elle savait quelque chose, puis il se dit que cela n'avait pas grande importance. Il n'avait pas la moindre intention d'épouser Marie, même s'il se sentait rajeunir entre ses bras de vingt ans. Et Véra tenait bien trop à son titre, à son train de vie et à son statut social pour songer à divorcer. Vraiment, son strabisme ne s'arrangeait guère et ses joues, rendues trop rondes par la chirurgie esthétique, la faisaient de plus en plus ressembler à une cuisinière bavaroise...

Les amis d'Hugues et d'Esther arrivaient à Valdore par vagues bruyantes, dans des voitures de sport bien clinquantes qu'ils garaient avec désinvolture au beau milieu de la pelouse. Cédric, de la fenêtre de sa chambre, suivait avec consternation l'avancée des envahisseurs. Il ne connaissait guère ces nouvelles fréquentations de son fils et de sa belle-fille. Des filles très jeunes et très décolletées débouchaient dans l'herbe sur leurs Louboutin vertigineux à semelles écarlates. « Tenues idéales pour un week-end campagnard. Pourvu qu'il n'y ait pas de mineures dans le lot », songeait-il avec dérision. Les garçons arboraient barbes et cheveux hirsutes comme c'était à présent la mode, jeans savamment troués et décolorés, T-shirts effilochés comme il fallait. Bientôt retentit une musique assourdissante, ponctuée par des basses semblant faire tressailler la demeure.

Il se décida à sortir de son repaire pour aller saluer ces hôtes qui n'étaient pour lui nullement les bienvenus, mais il n'avait jamais su s'opposer aux volontés d'Hugues, culpabilisant toujours d'avoir été un mari volage, qui avait fait s'enfuir son épouse lorsque leur fils n'avait que trois ans... Il l'avait élevé seul et – il fallait bien le constater – fort mal élevé. Etudes ratées, mariage en catastrophe avec cette Ginette Legras sortie d'on ne sait où, mais alors enceinte de plus de huit mois et déjà mère de deux petits Marocains aussi insolents que voleurs, qui n'avaient plus droit de cité à Valdore depuis que l'argenterie disparaissait à un rythme grandissant. Ce mariage ne l'avait guère enchanté, mais Hugues semblait alors amoureux. Cédric n'avait pas l'impression qu'il l'était encore. A de nombreuses reprises, le divorce avait été évoqué, puis Esther était partie en cure de désintoxication, était revenue guérie... pour quelques mois... Hugues aussi buvait beaucoup trop et Cédric se doutait qu'on ne consommait pas que du vin et des alcools à ces soirées payantes, ce qu'il trouvait vraiment vulgaire, mais le moyen de faire autrement ?

Avant la tapageuse restauration des communs, Edmond lui avait proposé d'inverser les rôles. A lui le château et les sommes faramineuses qu'il allait falloir y mettre. A Cédric la moitié des communs et la perspective de travaux plus raisonnables. Cédric avait trouvé les arguments de son frère convaincants. Depuis le temps qu'il entretenait Hugues, Esther et sa tribu, son petit-fils, il ne savait plus que vendre pour faire face à leurs demandes inconsidérées d'argent. Il avait exposé ce projet raisonnable à Hugues, qui s'était mis en une de ces violentes colères dont il avait le secret, assez rares par bonheur. Il avait hurlé qu'il était l'aîné et qu'à ce titre, le château lui revenait. Que c'était ainsi que l'on procédait dans *leurs* familles. Et si son père s'avisait de le déshériter, Cédric ne le reverrait jamais, non plus que son petit-fils et sa belle-fille. Cédric aurait pu lui répondre qu'il leur couperait les vivres et qu'il ignorait de quoi ils pourraient alors vivre, mais il n'avait rien dit, comme trop souvent. Il avait baissé la tête sans répondre.

Edmond avait compris et commencé à grands frais la restauration des communs. Hugues, jaloux de l'ampleur des travaux et des petits airs de château

que se donnait Valdorin, faisait exprès d'employer à tout propos ce mot de « communs ». Après tout, il s'agissait autrefois d'étables, d'écuries, de remises à foin, de poulailler et de porcherie...

Cédric aimait le grand escalier à encorbellement plongeant vers le vestibule qui en imposait encore, avec ses damiers de marbre en alternance noir et blanc. Pour l'heure, un désordre indescriptible y régnait. Il existait un vestiaire, mais les nouveaux arrivés préféraient jeter sacs, vestes, blousons ou imperméables sur les fauteuils montant la garde autour de coffres vénérables. Le désordre n'avait jamais beaucoup gêné Cédric qui avait l'habitude de tout poser par terre, pour l'avoir à portée de mains, dans les trois pièces du premier étage lui servant d'appartement : une entrée bibliothèque, une chambre bureau et une autre convertie en salle de bain et cuisine, le tout d'un confort plus que sommaire, mais il s'en contentait.

La pièce, dite *Chambre aux Chimères*, était d'ailleurs grandiose et avait suscité l'intérêt de maints décorateurs et journalistes à cause de la frise de son plafond, réalisée en stuc dans le plus pur style troubadour. Y courait, s'ébattait, se chevauchait tout un bestiaire fantastique. Escargots démesurées, nonchalantes tortues, pieuvres enlacées par leurs innombrables tentacules, serpents dansant au son de quelque invisible flûte, scorpions à la queue dardée, mais aussi licornes, dragons, vampires semblaient observer l'imprudent visiteur, sans doute pour se jeter sur lui. Cédric avait depuis longtemps apprivoisé ces chimères qu'il chérissait. Peintes de couleurs suaves, rose, bleu, vert, mais aussi doré plus clinquant, elles semblaient parfois lui couler des regards tendres. Cette chambre restait son repaire, son refuge, l'âme de Valdore.

Du moment qu'Internet fonctionnait et qu'il pouvait se livrer à ses combats de ptérodactyles sur Second Life, Cédric était heureux ou du moins en paix. Tout de même, cette avalanche de sacs, valises, vêtements en tout genre gâchait un peu la perspective qu'il avait de l'étage. Tant pis, ce n'était pas le pire. La musique, une vraie cacophonie de sons embrouillés, qui s'empoignaient, se cognaient, se castagnaient et auxquels il n'entendait rien – on était bien loin de son cher Mozart – lui donnait par avance la migraine. Heureusement, il avait pensé à faire provision de boules Quies...

C'était le rituel. Pour que ces coke-parties plutôt triviales gardent un peu de panache – on se trouvait tout de même au château de Valdore –, le Cte Cédric de Valdore descendait saluer les invités de son fils et de sa belle-fille. Il portait pour l'occasion son unique blaser, déjà bien râpé mais, toujours distrait, il avait enfilé une chaussette rouge et une bleue, comme il s'en rendit compte en descendant avec prudence le grand escalier. Les barres, retenant comme elles pouvaient le tapis usé et sans teinte définie, étaient pour la plupart descellées. Une chute pouvait s'avérer aussi vertigineuse que fatale. Il se dit avec désinvolture que nul n'irait regarder ses pieds de si près et si cela se produisait, c'était sans importance...

Il parvint sans encombre à bout de la descente, traversa le vestibule surencombré en slalomant entre les divers objets à la dérive, passa sous le dais ridicule installé par sa belle-fille devant la porte du salon et qui déparait la belle symétrie de la pièce. En matière de décoration, ces dames de Fraîchedate étaient aussi catastrophiques l'une que l'autre – il avait adopté l'appellation inventée par une autre nièce, Aude de Valdore. L'une jonchait chaque meuble d'articles prétendument écrits à sa gloire, l'autre semait le moindre siège de coussins bariolés et le plus insignifiant guéridon de petits napperons de dentelle faisant très loge de concierge... Enfin...

Cédric s'arrêta un instant devant ce qu'il considérait comme « la fosse aux lions », puis il entra résolument en essayant de prendre l'air digne de l'excentrique châtelain que l'on venait aussi contempler. « Je fais partie de la visite et la vision de mon humble personne doit être comprise dans les prix exorbitants qu'Hugues demande à ses invités pour ces soirées. Enfin, cela fait toujours ça de moins que j'ai à déboursier... »

Tout sourire, Esther s'empressait déjà auprès de lui, elle lui mettait d'office une coupe de champagne dans la main, l'embrassait avec une effusion très exagérée – elle prenait décidément les manières de Véra – et disait à la ronde :

– Je vous présente mon cher beau-père, le Cte Cédric de Valdore, qui a la gentillesse de nous accueillir dans son château pour le week-end !

Cédric se pencha vers elle en murmurant :

– Deux erreurs, ma chère. De nos jours, on ne présente plus personne par son titre et surtout pas son beau-père et je t'ai souvent dit et répété qu'on ne se gargarise pas ainsi du mot « château », ça fait terriblement nouveau riche. Et tu as tort de prendre modèle sur Véra, qui a tout faux et se rend partout ridicule.

Esther eut un petit gloussement faussement désinvolte, mais elle était vexée.

Cédric, pas mécontent de sa sortie, leva sa coupe vers le groupe des invités dont certains s'étaient levés à son entrée, mais pas tous, et dit à la ronde :

– Je suis toujours heureux d'accueillir à Valdore les amis d'Hugues et d'Esther. Bonne soirée à tous !

Christine Daniel, encore bien court vêtue, ses cheveux blancs formant un bizarre contraste avec sa tenue de teen-ager, vint en ondulant embrasser Cédric sur la joue en lui glissant à l'oreille :

– J'ai entendu ce que vous avez reproché à cette pauvre Esther. C'est vrai qu'elle a grand tort de prendre Véra pour modèle, mais elle a si peu de personnalité qu'il faut être indulgent à son égard...

– J'aurais préféré à son encontre, mais je vois que tu es toujours aussi médisante envers ta meilleure amie.

Puis, à voix haute :

– Bonsoir à tous et bonne soirée. Essayez de ne pas mettre le feu à Valdore !

Quelques rires lui répondirent. Bien des invités étaient déjà occupés à engloutir alcool sur alcool, en osant de savants mélanges, ou à tracer des lignes de coke sur les vénérables volumes sortis de la bibliothèque du bureau.

Quand il fut remonté dans sa chambre, Cédric se sentit un peu mélancolique. Il n'avait plus du tout envie de se rendre sur Second Life. En dépit des boules Quies, la musique lui martelait le crâne. Il se glissa entre des draps grisâtres qui auraient eu grand besoin d'être changés, s'étonnant un bref instant de ne pas trouver Cécile à ses côtés, puis il se rappela qu'il l'avait laissée aller s'installer chez sa nièce Adélaïde. Sans doute l'avait-il blessée en ne se préoccupant pas de son prochain vernissage ?

Avec Cécile, il devrait sans doute faire quelques efforts, mais pourquoi ne pouvait-elle se contenter de ce qu'elle avait ? Comme toutes les femmes, elle en voulait toujours plus. Puis il se demanda avec ironie ce qu'il avait à lui offrir. Probablement pas grand-chose ou bien peu. Il était toujours occupé à colmater ses trous en banque, de plus en plus vertigineux par la faute d'Hugues et d'Esther. Ils ne partaient plus jamais ensemble, ni en week-ends, ni en voyages. Il se demanda s'il serait peiné si elle venait à le quitter. Peut-être un peu, au début, puis il se ferait à cette nouvelle solitude, comme à tout. Bien sûr, ils se connaissaient depuis une vingtaine d'années. Elle l'avait séduit par sa culture, sa drôlerie, sa soif de découvertes, elle l'avait introduit dans le monde de l'Art et aurait voulu qu'il se tînt au courant des nouvelles tendances, qu'il l'accompagnât aux grandes expositions parisiennes, mais à présent, ces exigences lui semblaient fastidieuses.

Il vieillissait. Il était bien chez lui, de préférence sans fête, sans alcool et sans coke. Peut-être même sans Hugues ni Esther. Il nourrissait bien des espoirs sur son petit-fils Philippe, qui venait d'avoir quinze ans. Grand, beau, aimable et affectueux, Philippe ne s'intéressait pourtant pas à grand-chose. Il imitait son père en tout, ne semblait heureux qu'occupé à réparer un moteur avec lui. Il ne lui paraissait pas bien malin...

« Je ne peux pas lui demander en plus d'être cultivé et intelligent, se disait Cédric face à l'évidence. Ses deux parents sont pourvus d'un QI très limité et font montre d'une ignorance crasse dans tous les domaines de l'Art, de la Culture ou de l'Histoire... »

Un peu mélancolique, secoué par le rythme des basses mises à pleine puissance, il se tourna et se retourna sur son oreiller. La nuit risquait d'être longue...

Cédric venait à peine de s'endormir d'un sommeil agité qu'il entendit deux coups violents frappés à sa porte. A peine adossé à ses oreillers, bâillant tant qu'il pouvait, l'air passablement ahuri, il vit surgir une Véra décoiffée, enveloppée dans un vieux châle, chaussée de mules avachies. Il ne l'avait jamais vue aussi peu à son avantage. Elle ressemblait à une vieille femme et ses yeux vagabondaient en tous sens sans grande discipline. Elle balbutia :